



HAL
open science

L'électricité comme fil conducteur des transformations urbaines d'Istanbul dans *Cette chose étrange en moi* d'Orhan Pamuk

Elvan Arik

► **To cite this version:**

Elvan Arik. L'électricité comme fil conducteur des transformations urbaines d'Istanbul dans *Cette chose étrange en moi* d'Orhan Pamuk. 2019. hal-02298489

HAL Id: hal-02298489

<https://hal.science/hal-02298489>

Submitted on 26 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'électricité comme fil conducteur des transformations urbaines d'Istanbul dans *Cette chose étrange en moi* d'Orhan Pamuk

Comme il est désormais de coutume lorsqu'Orhan Pamuk est publié en France, la critique littéraire s'est montrée dithyrambique à propos de *Cette chose étrange en moi* (Gallimard, 2017), son avant-dernier roman paru en 2014 en Turquie sous le titre *Kafamda bir tuhaflık*. De Balzac à Tolstoï en passant par Dickens ou Dostoïevski, les comparaisons élogieuses n'ont pas manqué d'encenser l'« envoûtante fresque, dans laquelle, une fois encore, Orhan Pamuk se penche sur l'histoire, le paysage, le souffle singulier d'Istanbul » ([Télérama](#)). Pour certains, ce serait même « le grand roman qu'on attendait sur la Turquie contemporaine » ([Les Inrocks](#)). On peut à ce propos se demander ce que le lecteur français souhaiterait connaître d'un pays trop souvent saisi au prisme de son actualité politique immédiate – il faut bien admettre que celle-ci revêt un caractère alarmant et dramatique à bien des égards –, et de la sélectivité d'un savoir géographique confondu avec quelques sites ou régions touristiques ? Du récit fleuve construit autour des aventures de Mevlut, un téméraire petit vendeur d'une boisson traditionnelle autrefois populaire (la *boza*), les critiques littéraires n'ont retenu que ce qui est trop souvent perçu depuis l'étranger comme étant les principales forces de mutation de la société turque actuelle, à savoir la montée de l'islam politique et l'urbanisation accélérée de son territoire dont « [l'expansion tentaculaire](#) » du « [Leviathan Istanbul](#) » serait le parfait avatar.

Notre objectif ici n'est pas de démontrer que ces transformations, tout aussi réelles que constitutives de la trame fictionnelle du roman – mais largement sur-interprétées – prolongent une vision fantasmée d'Istanbul, manifestement devenue « monstropole ». Il ne sera pas plus question ici de commenter les limites de la posture (ou de l'imposture ?) narrative d'Orhan Pamuk qui pense avoir réussi à dépasser son habitus bourgeois pour capter les réalités socio-économiques d'un milieu prolétaire. C'est ainsi qu'après trois années d'écriture précédées d'un important travail documentaire et de visites dans des « quartiers lointains », l'écrivain a par exemple pu [affirmer](#) que « Mevlut, le personnage principal de mon roman, c'est moi ». Malgré sa sincérité, ce discours classique d'auto-identification à l'altérité sociale et spatiale ne réussit pas totalement à convaincre le connaisseur attentif d'Istanbul. Le géographe Jean-François Pérouse remarque notamment que l'inattendu *spatial turn* esquissé dans *Cette chose étrange en moi* par le Prix Nobel de littérature, c'est-à-dire l'abandon de son tropisme mélancolique pour les quartiers historiques d'Istanbul au profit d'une attention portée à des territoires périphériques et défavorisés qui lui sont inconnus, demeure assez désincarné, ponctuel et finalement concentré autour d'une première génération de quartiers informels, certes un temps situés en lisière des noyaux centraux de la ville mais très rapidement absorbés par la poursuite frénétique de la

croissance urbaine¹. Kültepe et Duttepe, les collines de *gecekondu* où Mevlut et sa famille viennent s'installer à partir des années 1960 pour ne jamais réellement s'en éloigner, sont confondus quand le roman s'achève en 2012, dans l'immensité d'une métropole polycentrique. On peut également regretter que l'auteur se fasse le relais d'une vision dominante, pourtant largement trompeuse, à propos de l'insécurité urbaine d'Istanbul. Quelques critiques se sont en particulier empressés de pouvoir reprendre tels quels les mots de l'écrivain qui, « pour entrer dans des cours où normalement on n'a pas accès, ou entrer dans des lieux peut-être [dangereux](#) », raconte avoir eu besoin d'être accompagné par un garde du corps, « [c'est dire les enjeux...](#) »

Dans cet article, nous voudrions plutôt souligner l'originalité d'un récit qui accorde une place centrale à l'électricité. L'économie générale du roman est en effet structurée autour de cette forme d'énergie utilisée comme le signe matériel marquant de la modernisation d'Istanbul et comme le nœud d'une épopée tragique entremêlant la vie de plusieurs personnages. En tant qu'observateur méticuleux des petits détails et objets de la vie quotidienne, on connaissait le style « réaliste » pamukien et sa disposition à faire d'une matérialité urbaine disparue l'objet d'écrasantes envolées lyriques. L'électricité était même un motif déjà aperçu dans ses romans précédents, notamment dans le crépusculaire *Neige* (2005) où les coupures de courant scandent les froides nuits de Kars et viennent raviver chez le personnage principal les souvenirs d'une enfance stambouliote. C'est d'ailleurs l'épisode d'[une coupure de courant réellement vécue en 1995](#) à Istanbul par l'écrivain lui-même et l'opportunité qui s'en était suivie de nouer des relations étroites avec des techniciens de la compagnie locale d'électricité, qui l'auraient convaincu de faire temporairement assumer aux personnages de Mevlut et de son meilleur ami d'enfance, Ferhat, la délicate fonction d'agents de recouvrement des factures.

Ces choix littéraires inspirés, semble-t-il, en partie par des faits réels, confèrent ainsi à l'électricité un statut de fil conducteur dans l'impressionnante métamorphose d'Istanbul entre la fin des années 1960 et le début des années 2010. Cette entrée par les infrastructures d'énergie n'a jamais, ou très peu, servi à analyser cette période charnière dans l'histoire urbaine d'une métropole dont la population passe d'environ 2 millions d'habitants à presque 14 millions. Curieusement, les travaux sur l'électrification d'Istanbul, inscrits pour la plupart dans le champ de l'histoire des techniques, s'arrêtent toujours à la période ottomane ou pré-républicaine² (Aksoy, Açıbaşı, & Akman, 2009; İleri, 2017; Öztaner, 2014). Que s'est-il donc passé par la suite ? Pourquoi s'être empêché de continuer à considérer le système électrique et son spectaculaire développement comme un formidable révélateur des enjeux sociaux, économiques et politiques soulevés par la métropolisation d'Istanbul et plus généralement par l'enrichissement de la société turque ? En proposant de suivre sur plus de quarante ans l'évolution matérielle des paysages urbains vécus ou traversés par un vendeur ambulant qui, en parallèle, constate combien l'accès à l'électricité a

¹ Pérouse, J.F., « *Kırmızı Saçlı Kadın* ou l'imprévu *spatial turn* d'Orhan Pamuk », *Cahier de L'Herne* « Pamuk », Paris, pp.131-134.

² Aksoy, A. (Eds), *The Silahtarağa Power Plant 1910-2004*, Université Bilgi, Istanbul, 2009 ; İleri, N., « Allure of the Light, Fear of the Dark: Night time Illumination, Spectacle, and Order in Fin-de-Siècle Istanbul », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, Vol. 37, n°2, 2017, pp. 280-298 ; Öztaner, E., *Technology as a multidirectional construction : Electrification of Istanbul in the late nineteenth and early twentieth centuries*, Mémoire de master d'Histoire de l'Art, Université Şehir, 2014.

modifié non seulement les relations sociales mais aussi les rapports de pouvoir entre différentes catégories d'acteurs à l'intérieur d'Istanbul, *Cette chose étrange en moi* explore les liens étroits partagés entre infrastructures énergétiques et le processus contemporain d'urbanisation du territoire national en Turquie. Dans cet article, nous proposons de rester fidèle au texte de Pamuk, tout en ne nous interdisant pas d'en compléter et d'en discuter certains aspects à partir de nos propres travaux, afin de mettre en évidence différentes fonctions et usages de l'électricité urbaine. Dans le roman, celle-ci apparaît tour à tour comme un symbole de ce qui fonde la dimension première d'une ville et de son urbanité, un marqueur d'une société entrée de plein fouet dans une ère de consommation généralisée et enfin comme un instrument de contrôle social et territorial.

Ce qui fait qu'une ville est une ville

Au milieu des années 1970, Mevlut n'est qu'un adolescent de quinze ans. Voilà quatre années qu'il a quitté son village natal dans la région de Konya pour rejoindre à Istanbul son père, un marchand de yaourt et de *boza* venu tenter sa chance en ville six ans avant son fils. Après le collège et avoir été initié aux subtilités du métier, Mevlut arpente seul une ville qu'il tente progressivement d'appivoiser. Un beau jour, alors qu'il s'amuse à suivre dans les rues bondées de Beyoğlu une jeune femme dont la beauté lui avait déjà sauté aux yeux quelques mois auparavant, Mevlut prend conscience de ce qui a fondamentalement changé entre sa vie de néo-urbain et ses premières années passées au village :

Si jamais quelqu'un s'avisait de suivre ses sœurs au village comme lui même le faisait avec Neriman, il aurait grande envie de mettre une raclée à ce bâtard. Mais Istanbul n'était pas un village. Et en ville, celui qu'on s'imaginait en train de suivre une inconnue pouvait être une personne comme Mevlut, une personne habitée par de grandes pensées et capable de grandes réalisations un jour. En ville, on pouvait être seul au milieu de la foule. Et ce qui fait qu'une ville est une ville, c'est justement la possibilité de se fondre dans la foule et d'y cacher son étrangeté. (p.133)

Pour celui qui se destinait à être berger, l'effet de densité de population et de diversité des activités présentes à Istanbul offre la possibilité de s'extraire d'un milieu rural marqué par la nécessité économique et dans lequel l'enjeu de la reproduction de l'unité familiale domine. La ville est un espace de liberté où l'anonymat permet de s'autonomiser en tant qu'individu d'une sphère de dépendance et de solidarité familiale. L'expérience fortuite vécue par Mevlut le conduit finalement à incorporer l'idée classique d'une opposition entre ville et campagne fondée sur la différence de nature et d'intensité des relations sociales. Ce constat sociologique n'est toutefois pas premier. Il succède aux impressions immédiates que la migration et le contact originel avec Istanbul lui ont durablement laissées. Ce qui fait qu'une ville est une ville pourrait-on dire alors, c'est la matérialité, en particulier électrique, d'un paysage qui se dévoile aux yeux d'un innocent rêveur mesurant combien son monde familial s'éloigne de celui qu'il découvre à Istanbul depuis la gare d'Haydarpaşa, un soir de l'été 1969 :

Dans le monde qui apparaissait à la fenêtre du train, il y avait infiniment plus de gens, de champs de blé, de peupliers, de vaches, de ponts, d'ânes, de maisons, de montagnes, de mosquées, de tracteurs, d'inscriptions, de lettres, d'étoiles et de pylônes électriques que

Mevlut n'en avait vu durant ses douze ans d'existence. Le défilé des poteaux électriques qui se succédaient à grande vitesse lui donnait parfois le vertige [...] (p.63)

La rive européenne était tout illuminée. L'image qui s'imprima pour toujours en lui ne fut pas celle de la mer, mais ces lumières qu'il découvrait pour la première fois de sa vie. (p.64)

Le voyage et l'arrivée de Mevlut à Istanbul apparaissent ainsi sous une forme allégorique, symbole d'un passage quasi-initiatique de l'obscurité vers la lumière, d'une société rurale traditionnelle à la modernité urbaine et, en dernière instance, d'une entrée prématurée dans la vie adulte. Malgré le choix effectué par Orhan Pamuk de ne pas décrire la précarité des conditions de vie des campagnes anatoliennes, le lecteur comprend vite que les « signes d'enrichissement et de l'essor du pays » (p.28) qu'incarnent entre autres choses les pylônes électriques, n'ont pas encore atteint Cennetpınar, le village de Mevlut. En 1960, seulement 31,6% de la population, majoritairement urbaine, a accès à l'électricité en Turquie. La situation s'améliorera néanmoins très rapidement puisque le taux d'électrification du pays passe à 80% dès les années 1980³. En fin de compte, quand Mevlut quitte le monde paysan, la politique nationale d'électrification impulsée au début des années 1950 par le gouvernement Menderes, s'apprête à le transformer radicalement. C'est ce que raconte notamment Mahmut Makal dans son ouvrage *Un village anatolien*⁴. L'instituteur constate que l'électricité installée à partir des années 1960 dans les provinces d'Anatolie centrale n'est pas désirée socialement dans un premier temps par une population qui n'a de toute façon pas les moyens d'y accéder. Brandie au nom d'une sacro-sainte quête républicaine de développement, cette technologie d'État agit avant tout comme un instrument politique de construction du territoire national (dont participe par exemple l'aménagement des barrages et centrales hydroélectriques au Sud-Est) et d'intégration des populations pauvres dans la sphère électoraliste et capitaliste du pouvoir démocrate alors en place, représenté par l'élite bourgeoise de l'Ouest de la Turquie. Il faudra attendre une quinzaine d'années, remarque Mahmut Makal, le temps que les conditions de vie des paysans s'améliorent, pour que l'électricité modifie sensiblement l'économie domestique des foyers paysans suite à l'introduction progressive des radios, télévisions et téléphones.

L'émerveillement suscité chez Mevlut par les lumières d'Istanbul, les câbles et pylônes électriques coiffant les collines de la ville en cours d'urbanisation, est d'une certaine manière le produit de cette même politique de cohésion nationale à visée modernisatrice. Hérité du projet kémaliste d'industrialisation et de consolidation du jeune État-nation, le volontarisme étatique mis en œuvre pour électrifier le pays repose en effet d'emblée sur ces deux piliers du développement : diffusion du progrès techno-infrastructurel et conception égalitariste du service public en réseau universellement accessible aussi bien dans les espaces urbains que ruraux⁵. À l'échelle d'Istanbul,

³ Osman Yılmaz, A. & Uslu, T., « Energy policies of Turkey during the period 1923-2003 », *Energy policy*, Vol. 35/1, 2007, pp. 258-264.

⁴ Makal, M., *Un village anatolien. Récit d'un instituteur paysan*, Paris, CNRS Éditions, 2010. À propos de cet ouvrage et de la question électrique, voir le billet de blog d'Eric Verdeil, « Quand l'électricité arrive au village (anatolien) », *Rumor*, 2011, <https://rumor.hypotheses.org/1606>

⁵ Inspirée du modèle électrique français, la Constitution de 1961 institutionnalise le caractère public du service de fourniture de l'électricité en confiant à l'État la mission de satisfaire ce besoin essentiel. Voir Tansug, C., *La régulation*

cette intervention croissante de l'État sur le système électrique – en 1952, la centrale de Silahtarğa, installée depuis 1914 au fond de la Corne d'Or, est interconnectée au réseau régional, puis en 1970 au réseau national régulé par l'entreprise nationale d'électricité (TEK), qui deviendra l'opérateur exclusif de la distribution en 1982 – s'établit dans un contexte d'augmentation importante de la population urbaine. Cette pression démographique constante jusque dans les années 1990 est la raison principale expliquant le décalage persistant entre le développement des infrastructures et la dynamique d'urbanisation non-réglementaire. Pour qu'il « n'aille pas s'imaginer que la vie à Istanbul est facile », Mustafa Karataş racontera à son fils Mevlut, qu'à son installation en 1963 dans le quartier de *gecekondu* de Kültepe, « nulle part il n'y avait d'électricité, de canalisations d'eau ni de réseau d'égouts » (p.71). Malgré l'ampleur du défi, force est toutefois de constater la relative rapidité avec laquelle le réseau électrique s'est déployé. Alors qu'en 1948, seule 16 % de la population d'Istanbul y avait officiellement accès (168 000 abonnés recensés pour environ un million d'habitants⁶), l'universalisation du réseau est quasiment achevée à la fin des années 1980, y compris dans les quartiers informels qui accueillent la majorité des 6 millions d'habitants que compte alors la métropole⁷. À Kültepe, l'électricité arrive en 1966, l'eau courante en 1970, une route goudronnée en 1973.

Peu de choses ont été écrites sur les conditions de diffusion et de régulation de l'électricité dans les quartiers urbains non-réglementaires en Turquie. Dans ces espaces périphériques, marqués par de multiples privations, on imagine que l'électrification a suivi un schéma de développement similaire à celui des grandes métropoles pauvres : les raccordements étaient initialement réalisés sous le mode de l'illégalité⁸ avant que le service ne fasse l'objet d'une régularisation progressive. Douze années, c'est le temps moyen estimé dans les années 1960 pour qu'un *gecekondu* reçoive les services urbains de base (électricité, eau, assainissement, routes)⁹. Cette trajectoire d'urbanisation des modes de vie passait néanmoins par une allégeance symbolique au pouvoir discrétionnaire de l'État et des élus locaux qui pouvaient utiliser le réseau comme un instrument de régulation sociale et/ou sécuritaire afin d'anticiper l'émergence des tensions résultant d'une forte concentration de pauvreté et de contrôler la montée des revendications contestatrices. Mevlut observe par exemple que les coupures nocturnes de courant préfigurent l'intervention des forces policières ou militaires dans son quartier où s'affrontent violemment, durant les années 1970, nationalistes religieux et gauchistes alévis¹⁰. Ce mode de régulation politique de l'électricité plus

des services publics de réseau en France et en Turquie : Électricité et communications électroniques, Paris, Éditions L'Harmattan, 2009.

⁶ Aksoy, A., Açıbas, F., & Akman, A., « Silahtarğa Elektrik Santrali'nin Hikayesi », [The story of the Silahtarğa power plant], in Aksoy, A. (Eds), *Silahtarğa Elektrik Santrali 1910-2004*, [The Silahtarğa Power Plant 1910-2004], Université Bilgi, Istanbul, 2009, pp. 1-51.

⁷ « Pendant des années, l'État avait tiré des lignes électriques pour raccorder chaque coin d'Istanbul au réseau, même les bidonvilles les plus pauvres et les plus reculés, jusqu'aux bouges contrôlés par les plus vils truands » (p.439).

⁸ Ce qui est le cas du quartier de Mevlut qui tire « la plus grande part de son électricité de branchements sauvages habilement reliés à [une] ligne principale » (p.71).

⁹ Leitmann, J. & Baharoglu, D., « Informal rules! Using institutional economics to understand service provision in Turkey's spontaneous settlements », *The Journal of Development Studies*, vol. 34, n°5, 1998, pp. 98-122.

¹⁰ « Tard dans la nuit, l'électricité fut coupée à Kültepe, et des blindés aux phares puissants pénétrèrent dans les quartiers sombres, semblables à d'énormes crabes aux intentions funestes. Derrière eux, tels des janissaires suivant leurs chars ottomans, des policiers portant armes et matraques gravirent au pas de course les rues en pente et se déployèrent dans le quartier. Des détonations d'armes lourdes retentirent un moment, puis tout replongea dans un

ou moins tolérant ou coercitif, à visée électoraliste ou intégratrice a de fait contribué à maintenir certaines communautés d'habitants sous la menace permanente de la perte d'accès au service.

Au final, que la diffusion de l'électricité ait pu servir les intérêts du projet républicain fondé sur la consolidation de l'État-nation et des solidarités collectives ou qu'elle ait été employée en tant que dispositif d'assujettissement des citoyens à la domination de l'État et du marché, son influence s'est avérée décisive pour redéfinir, à partir du milieu du XX^{ème} siècle, un mode à part entière d'urbanité. Celle-ci se voulant forcément plus moderne tout en s'inscrivant dans un mouvement d'extension sociale et spatiale des valeurs marchandes du bien-être domestique. Bien que massives, ces dynamiques matérielles de transformations urbaines sont finement restituées par Mevlut à partir d'évolutions discrètes, de détails *a priori* insignifiants du quotidien et qui, par ricochet, annoncent le déclin de son activité de marchand ambulant.

Capitalismes urbains et électrification des modes de vie

Au milieu des années 1990, durant une de ses tournées nocturnes qu'il effectue sans discontinuer depuis plus de vingt ans, Mevlut prend subitement conscience que le recours aux paniers descendus dans la rue pour livrer sa *boza* jusque dans les étages les plus élevés a quasiment disparu des quartiers centraux d'Istanbul. Cet événement anodin déclenche alors en lui le besoin de philosopher sur la série de mutations qui, distillées à petites doses, l'avaient empêché jusqu'ici d'en mesurer l'ampleur :

Faire descendre un panier pour les courses était un usage ancien datant d'une époque où il n'y avait pas d'ascenseurs, pas d'interphones, et où il était rare de construire des immeubles de plus de cinq à six étages à Istanbul [...] Istanbul avait tellement changé tout au long de ces vingt-cinq dernières années que ces souvenirs lui semblaient tout droit sortir d'un conte. Les rues, qui étaient presque toutes pavées lorsqu'il était arrivé dans cette ville, étaient désormais goudronnées. Les bâtisses à trois niveaux entourées d'un jardin et qui constituaient la majorité de l'habitat de la ville avaient pour la plupart été détruites et remplacées par de hauts immeubles où les habitants des derniers étages ne seraient plus en mesure d'entendre la voix d'un vendeur passant dans la rue. Les postes de radio avaient cédé la place à des téléviseurs allumés toute la nuit et dont le volume sonore couvrait la voix du marchand de boza. Les petites gens tranquilles, ternes et mal fagotées, qu'on croisait habituellement dans ces rues s'étaient fait évincer par des foules bruyantes, remuantes et arrogantes (p.34-35).

Plus loin dans l'ouvrage mais à la même époque dans le récit, Mevlut explique ce qu'il ressent à propos de « ce grand changement » des années 1950-1990 et pourquoi en définitive rien, pas même des pratiques dites traditionnelles, ne peuvent résister aux effets d'une incessante dynamique de modernisation urbaine. Malgré ses effets chaotiques et inégalitaires apparents, celle-ci est désirée y compris par un jeune migrant prolétarisé, car elle est porteuse d'une promesse future d'inclusion sociale :

À mesure que les nouvelles routes, les démolitions, les immeubles, les grandes affiches publicitaires, les magasins, les passages souterrains, les passages aériens modifiaient et

irritant silence. À une heure avancée, quand Mevlut regarda par la fenêtre, il aperçut dans l'obscurité épaisse des indicateurs masqués qui montraient aux policiers en civil et aux militaires les maisons à perquisitionner » (p.161).

détruisaient la physionomie familière de cette ville à laquelle il s'était habitué en vingt ans, il éprouvait de la tristesse, mais le sentiment qu'on œuvrait également pour lui dans la ville lui procurait une grande joie. Il ne voyait pas la ville comme une entité qui lui préexistait, un univers clos dans lequel il s'était immiscé de l'extérieur. Il se plaisait à penser Istanbul comme un lieu en phase de formation, en constante évolution, pendant que lui-même y menait son existence, et qui deviendrait à l'avenir encore plus beau, plus propre et plus moderne (p.367).

Au crédit du roman d'Orhan Pamuk, on trouve cette volonté de ne jamais dissocier les changements sociaux des transformations matérielles et techniques dans lesquelles ils prennent formes. Ces extraits montrent bien que le développement du réseau électrique est indissociablement lié à une dynamique de transformation et de croissance urbaines. Autrement dit, l'électrification des modes de vie manifestée par la diffusion des ascenseurs et des télévisions sans oublier celle des équipements électro-ménagers dont les ventes explosent entre les années 1960 et 2000, a permis autant qu'elle a été permise par la verticalisation des formes urbaines et la fièvre aménageuse qui s'empare des décideurs politiques en vue d'adapter Istanbul aux standards des grandes métropoles internationales. Ces transformations socio-matérielles étaient par ailleurs entretenues par d'autres phénomènes parallèles comme l'enrichissement de la société, l'émergence d'une classe moyenne ou la redéfinition des normes sociotechniques du confort qui se cristallisera par la suite, à partir des années 1990, autour du développement des dispositifs de chauffage au gaz naturel. Conséquence directe de l'extension de la desserte et des usages de l'électricité urbaine, la consommation moyenne d'électricité par habitant augmentera de 900 % entre 1960 et 1990 à l'échelle du pays, contribuant ainsi à créer une forme nouvelle de dépendance énergétique. Le problème, très peu évoqué dans le roman, est que ces pratiques marchandes du confort domestique nécessitant un flux abondant d'électricité étaient quotidiennement interrompues par des coupures de courant. La normalisation de nouveaux modes d'habiter, historiquement associés aux imaginaires évolutionnistes du progrès civilisationnel, de la modernité et de l'hygiène, se heurtait finalement toujours à l'incapacité du gouvernement turc à satisfaire une demande urbaine croissante d'électricité.

Évolution du taux d'équipement électrique dans les villes turques

	1980	2002	2013
Machine à laver	52 %	84 %	98 %
Réfrigérateur	87 %	98 %	99 %
Télévision	89 %	98 %	89 %
Lave-Vaisselle	2 %	28 %	68 %
Climatisation		4 %	25 %
Ordinateur		11 %	59 %

Évolution de la consommation domestique d'électricité (KwH/hab) depuis 1960

1960	92
1970	223
1980	496
1990	928
2000	1652
2010	2491
2014	2847

Source : TÜİK et Banque Mondiale

L'autre point laissé dans l'ombre par Orhan Pamuk, c'est la façon dont les équipements électroménagers ont réussi à coloniser les quartiers pauvres. Alors que le prix des ces objets était prohibitif pour la majorité des néo-urbains¹¹, essentiellement composée d'ouvriers et de travailleurs informels, et que la libéralisation progressive d'un faible État-providence empêchait l'émergence d'une société de consommation¹², comment expliquer que, dès les années 1970, un ménage sur deux du quartier de *gecekkondu* de Duttepe possédait un téléviseur ? Là encore, c'est à travers un petit détail anecdotique des transformations quotidiennes d'Istanbul qu'Orhan Pamuk évoque implicitement l'existence d'un mécanisme d'intégration forcée de la société au sein d'un nouveau modèle d'économie marchande et électrifiée. Dans les années 1980, Mevlut constate que son activité estivale et artisanale de marchand de glace est désormais fortement concurrencée par de nouveaux industriels de l'agro-alimentaire. Pour écouler les nouvelles crèmes glacées auprès des consommateurs urbains, ces derniers inondent Istanbul de congélateurs en les distribuant gratuitement aux commerçants :

Au cours des sept dernières années, [...], les grandes sociétés productrices de lait, de chocolat et de sucre concurrentes entre elles avaient commencé à distribuer gratuitement des congélateurs à toutes les épicerie, pâtisseries, snacks et bureaux de tabacs d'Istanbul. Les propriétaires de ces armoires réfrigérantes les sortaient au début de mai devant leurs magasins, et plus personne n'achetait auprès des marchands de glace ambulants. Les agents de la police municipale, qui menaçaient de saisir sa carriole et de la mettre en pièces dès qu'il restait cinq minutes au même endroit sous prétexte qu'il gênait, ne trouvaient rien à redire contre ces réfrigérateurs fournis par de grandes sociétés qui compliquaient la circulation sur les trottoirs » (p.404).

Créer ou plutôt imposer une dépendance matérielle tout en faisant entrer le confort électrique dans une dynamique de besoin, voilà la logique elle aussi suivie par d'autres conglomérats industriels pour pénétrer la sphère domestique des ménages pauvres. Prenons l'exemple de l'entreprise Arçelik, en situation quasi-monopolistique sur le marché turc de l'électro-ménager jusque dans les années 1990. Cette filiale de la puissante holding Koç entame son activité de production à la fin des années 1950 en bénéficiant d'un cadre économique protectionniste et de diverses subventions étatiques. Moins de 2 000 machines à laver et autant de réfrigérateurs sortent de son usine installée sur les rives de la Corne d'Or à Istanbul. Les décennies suivantes représentent une période d'expansion et de diversification de l'activité de l'entreprise qui, entre 1966 et 1994, multiplie par trente ses ventes de machines à laver, par dix ses ventes de réfrigérateurs, par cinq celle des téléviseurs et par plus de soixante-dix celle des aspirateurs. Selon la sociologue Ayşe Buğra, le succès d'Arçelik est dû en partie à un mécanisme de « réciprocité » que l'entreprise a su créer afin de fidéliser un réseau de petits commerçants-distributeurs bien implantés territorialement dans les villes. En s'appuyant sur des relations interpersonnelles de confiance, de solidarité et de responsabilité, ces acteurs étaient utilisés comme intermédiaires pour atteindre les clients. La flexibilité, le caractère informel et personnalisé aussi, de leurs tactiques étaient particulièrement adaptées pour exploiter le potentiel commercial des quartiers non-réglementaires. Certains d'entre eux apportaient des réfrigérateurs ou des machines à laver

¹¹ Les premiers réfrigérateurs de la marque Arçelik coûtaient plus de 4 000 liras, le salaire annuel d'un ouvrier textile s'établissait autour de 4 800 liras. Voir Buğra, A., « Non-market mechanisms of market formation : The development of the consumer durables industry in Turkey », *New Perspectives on Turkey*, vol. 19, 1998, pp. 1-28.

¹² Buğra, A., *Op.Cit.*

sur le pas de porte des habitations, avec une notice instructive qui indiquait le fonctionnement des machines, en espérant que la curiosité pousse les habitants à les essayer puis à les acheter. D'autres prenaient le temps de les convaincre de l'utilité de ces équipements et qu'ils disposaient de ressources financières suffisantes pour se les procurer en consentant néanmoins à un crédit bancaire octroyé directement par Arçelik. L'électrification des pratiques domestiques dans les quartiers irréguliers apportait ainsi avec elle une culture de l'endettement tout en démocratisant l'accès au « bonheur technique marchand »¹³.

À compter des années 2000, une nouvelle génération de politiques urbaines va accélérer, de manière bien plus intensive mais surtout beaucoup plus violente, la diffusion d'une forme d'« hédonisme disciplinaire » qui entretient, selon Bonneuil et Fressoz, un « nouveau rapport aux objets et à l'environnement [et à l'énergie] et une nouvelle forme de contrôle social rendant ce rapport désirable »¹⁴. La recomposition des circuits du capitalisme urbain désormais contrôlés par l'État-AKP et une myriade de puissants promoteurs publics et privés signe en effet la reprise en main vigoureuse du pouvoir central sur les modes informels d'urbanisation. Produit d'une financiarisation des marchés fonciers, d'une forte spéculation immobilière et de la généralisation des crédits à la consommation, elle s'est traduite par le développement d'une offre massive de logements collectifs de différents standings et par une « marchandisation de toutes les dimensions de la vie urbaine »¹⁵. Mevlut et toute sa famille profiteront directement de cette « gigantesque (re)mise en chantier de la métropole »¹⁶ pour s'enrichir. Pour Hasan, son oncle, la rente immobilière relève même d'un droit. Rien ne lui semble en effet plus juste que de tirer profit de son labeur et celui de son père qui, comme tant d'autres migrants anatoliens, ont occupé, construit et aménagé pendant un demi-siècle des lieux de vie désormais ciblés par un projet hégémonique d'urbanisation néolibérale. Bien qu'insensible à la cupidité des intérêts des entremetteurs immobiliers locaux, ces « small-scale capitalists » comme les appelle Pamuk¹⁷, incarnés par le clan de la famille Vural, Mevlut est contraint d'entrer en 2009 dans le jeu des négociations pour vendre le terrain sur lequel son père avait bâti son *gecekkondu*. Il réussira à devenir propriétaire d'un logement sans âme dans un immeuble de douze étages construit non loin. L'un des plus intrigants paradoxes de la transformation urbaine actuelle d'Istanbul est sans doute celui de l'adhésion sociale qu'elle suscite auprès de la majorité de la population, y compris la plus défavorisée d'entre elle, et ce en dépit de la fragmentation socio-spatiale qu'elle génère et de l'autoritarisme des instruments de dépossession qu'elle utilise¹⁸. Face à la destruction progressive des structures collectives d'intégration des individus au sein des mondes urbains et des nouvelles formes de pauvreté dont il est toujours plus difficile de s'extraire, sans doute que l'accès à la propriété privée promu par la transformation urbaine constitue l'une des dernières

¹³ Le Goff, O., *L'invention du confort : naissance d'une forme sociale*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994.

¹⁴ Bonneuil, C. & Fressoz, J.-B., *L'événement anthropocène. La terre, l'histoire et nous*, Paris, Le Seuil, 2013.

¹⁵ Pérouse, J.-F., *Istanbul planète : La ville-monde du XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2017

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ Voir <https://lareviewofbooks.org/article/strange-mind-orhan-pamuk/>.

¹⁸ Le géographe Ozan Karaman montre y compris que la plupart des résistances contre les projets de transformation urbaine à Istanbul ne s'inscrivent pas dans un cadre collectif de contestation du néolibéralisme. Selon lui, la « monétarisation » des régimes fonciers facilite l'extension des logiques de marché dans la vie quotidienne des individus, les pousse aux calculs utilitaristes et à ne défendre malgré eux que leurs propres intérêts pécuniaires. Voir, Karaman, O., « Resisting urban renewal in Istanbul », *Urban Geography*, vol. 35, n°2, 2014, pp. 290-310.

possibilités d'ascension sociale. La vie tourmentée de Mevlut, certes fictive, plaide en tout cas en ce sens. Dans un entretien, Pamuk le décrit comme une victime qui n'a pas l'impression d'en être une¹⁹. On ne peut par ailleurs s'empêcher de penser que l'« effrayante matérialité » (p.654) des formes urbaines qu'observe Mevlut depuis le balcon du logement de son cousin, a eu un impact (direct ou indirect) sur la croissance de la demande d'électricité. Les pylônes électriques banalisés et invisibilisés au fil du temps²⁰ ne sont plus que des marqueurs obsolètes de la modernité urbaine. Ils ont été remplacés par les climatiseurs, ordinateurs, téléphones-portables, autant de nouveaux objets signalant l'évolution contemporaine des rapports collectifs à l'habiter et à l'énergie.

Derrière un cœur, un compteur

On s'aperçoit ainsi peu à peu que l'électricité constitue une entrée originale pour penser les transformations urbaines mais aussi politiques d'Istanbul. Suivre ce flux d'énergie à travers les circuits matériels, idéels et organisationnels qu'elle emprunte à différentes échelles pour se diffuser en ville, c'est en effet entrer dans la machine du techno-pouvoir au sens où les différentes fonctions du réseau électrique sont non seulement façonnées par des dispositifs politiques mais servent simultanément à engendrer des modes spécifiques de gouverner. Autrement dit, les infrastructures techniques sont enchâssées dans le politique et inversement. Cette façon de considérer la technique comme une forme à part entière de pouvoir s'exerçant sur la vie quotidienne de la population jusque dans l'administration des conduites individuelles est du reste clairement assumée par Pamuk qui dit s'être inspiré des travaux de Foucault pour écrire son roman²¹. La meilleure illustration en est donnée par le récit de l'expérience vécue par Mevlut en tant qu'agent de recouvrement des factures d'électricité.

Après plusieurs éphémères petits boulots, Mevlut rejoint en 1995 la « Société d'électricité des Sept Collines ». Il y retrouve son ami Ferhat qui l'a convaincu de la belle opportunité économique et professionnelle que cette entreprise pouvait enfin lui offrir. Ce ne sera pas le cas. Sans rien « divulguer » de l'intrigue finale, Mevlut est en effet contraint de démissionner dès 1997 à cause...de ce même ami alors empêtré dans une sombre et obsédante quête sentimentale. C'est que Ferhat déploie toutes ses compétences d'agent de recouvrement des factures pour retrouver une femme à qui il a coupé l'électricité et dont il est tombé éperdument amoureux. Il est convaincu de ses chances de réussite car « dans cette ville toute le monde a un cœur, et un compteur » (p.569). Ses recherches désespérées le conduisent entre autres à fouiller dans les archives de la compagnie municipale :

¹⁹ « Mevlut is a victim, but he doesn't feel like a victim », voir <https://lareviewofbooks.org/article/strange-mind-orhan-pamuk/>.

²⁰ « Les sommets que l'on distinguait autrefois grâce aux grands pylônes électriques qui coiffaient chacun d'eux avait désormais disparu sous des milliers de tours et de bâtisses, à l'instar de ces anciennes rivières dont on avait oublié la présence et jusqu'au nom lorsque la ville s'était couverte de routes et de béton » (p.654).

²¹ « The novel does a lot of Foucault-style archaeology of daily life », voir <https://lareviewofbooks.org/article/strange-mind-orhan-pamuk/>.

Les poussiéreuses archives de la Société des Sept Collines, qui avait changé d'appellation plusieurs fois, constituaient toute la mémoire de la consommation et de la vente d'électricité, dont les débuts remontaient à 1914 avec la centrale électrique Silahtar d'Istanbul. Sans s'approprier cette mémoire, sans apprendre les ruses développées ces quatre-vingts dernières années par les Stambouliotes pour gruger l'État, sans comprendre l'état d'esprit dans lequel le citoyen consommait et réglait son électricité, toute tentative de récupérer l'argent des factures d'électricité dans la ville serait, selon les vieux greffiers, une vaine entreprise (p.500).

Ces documents, dont on peut imaginer qu'ils existent réellement et qu'Orhan Pamuk a pu les consulter durant ses recherches, apportent la preuve que l'électricité a historiquement rempli une fonction de contrôle social et territorial de la population :

Ils [*les archivistes*] ont poursuivi le travail en montrant, tels des historiens, dans quels quartiers l'électricité était distribuée dans les années 1930, dans quels endroits on en consommait le plus et que, à cette époque, les non-musulmans étaient encore fortement présents dans Istanbul. En s'appuyant sur les registres aux pages jaunies composés de cent, de cinq cents ou de neuf cents fiches sur lesquelles les agents de recouvrement consignaient tous les détails et les tricheries, les greffiers expliquèrent que, grâce au système mis en place dans les années 1950, chaque agent de recouvrement, à l'instar d'un collecteur d'impôt ottoman, était envoyé dans une série de quartiers déterminés, et qu'ainsi ils connaissaient avec une précision policière tous les citoyens du secteur.

Parmi ces fiches usées et maculées, les blanches étaient dédiées aux logements, les violettes aux commerces, les rouges aux implantations industrielles. Les plus gros fraudeurs étaient les abonnés violets et rouges, mais, en lisant attentivement les annotations dans la partie « observations » et en s'inscrivant dans le droit-fil des efforts héroïques déployés par ses prédécesseurs, « le jeune agent de recouvrement Ferhat Bey » verrait que, après les années 1970, les quartiers de bidonvilles comme Zeytinburnu, Taşlıtarla, Duttepe et ses environs étaient devenus un paradis de la fraude au compteur électrique. Dans la partie « observations » - qui prendrait ensuite le nom de « commentaires » dans les fiches imprimées ultérieurement -, les employés de l'entreprise d'électricité avaient noté au crayon violet, qui n'écrivait que si l'on crachait dessus pour l'humidifier, ou au stylo à bille, d'une écriture petite, grande ou irrégulière, leurs remarques à propos des abonnés, des compteurs et des fraudes. Je sentais que toutes ces informations me rapprochaient de Selvihan.

Des annotations comme « Ils ont acheté un réfrigérateur », « Il a un deuxième radiateur électrique » avaient été écrites pour aider l'employé en charge du relevé des compteurs à évaluer la consommation prévisionnelle d'électricité. À en croire les greffiers, les archives nous donnaient une trace enregistrée très nette de la date à laquelle réfrigérateur, fer à repasser, machine à laver, radiateur électrique et maints autres appareils avaient fait leur entrée dans tel ou tel foyer à Istanbul. D'autres notes du genre « Ils sont retournés au village... », « Absents depuis deux mois pour cause de mariage », « Partis en villégiature », « Hébergent deux personnes de leur région natale » avaient permis de déterminer, au vu de la consommation électrique, les flux de population dans la ville. Parfois je tombais sur les relevés de compteur de la boîte de nuit, du restaurant de kebab, du cabaret dirigés par Sami de Sürmene [*le mari de la femme recherchée*]. Je m'y arrêtais, j'oubliais les observations. À ce moment-là, les vieux greffiers poussaient des notes plus amusantes et plus instructives devant moi : « Mettre la fiche sur le clou au-dessus de la poignée de la porte », « Suivre le mur qui longe la fontaine du quartier, on trouvera le compteur derrière le figuier », « Le grand type à lunettes est dingue, ne pas lui parler », « Il y a un chien dans le jardin, Il s'appelle Comte. Si on l'appelle par son nom, il n'attaque pas », « Les câbles de raccordement des lampes à l'étage au-dessus de la boîte de nuit viennent et de l'intérieur, et de l'extérieur ». Selon les vieux greffiers, l'employé qui avait rédigé la dernière note était un héros audacieux et très dévoué. En effet, quand des agents de recouvrement mettaient le doigt sur une grande fraude savamment organisée dans des lieux comme des boîtes de

nuit ou des tripots clandestins (j'avais entendu dire que Sami de Sürmene tenait aussi des tripots), la plupart d'entre eux n'en prenaient pas note, de sorte qu'ils n'étaient pas obligés de partager avec qui que ce soit les pots-de-vin qu'ils touchaient pour couvrir la fraude. Quand je tombais sur une telle information, je rêvais de porter un coup à ce Sami de Sürmene qui tenait Selvihan captive, et m'imaginant que j'étais sur le point de retrouver mon amoureuse, j'allais faire une incursion dans les snacks, les restaurants, les boîtes de nuit dont j'avais relevé le numéro de compteur (p.501-502) :

Dans ces archives, il apparaît clairement que les objectifs de la politique d'électrification du territoire national menée à grand train par l'État turc ne s'arrêtent pas aux discours officiels vantant les effets modernisateurs et de cohésion sociale apportés par l'universalisation du système énergétique. Ils semblent aller bien au delà en utilisant l'électricité, et plus précisément les compteurs et ceux qui sont chargés d'en relever les index, comme des instruments de connaissance, extrêmement détaillées, des dynamiques sociales à l'œuvre dans des espaces urbains en pleine mutation et dans lesquels l'État souhaite continuer d'exercer sa souveraineté. En estimant même approximativement les consommations d'électricité des ménages, la compagnie municipale savait qui habitait où et qui faisait quoi à l'intérieur de son logement. En fonction des conjonctures historiques et des priorités politiques ou économiques du moment, ce type de savoir à la « précision policière » a-t-il pu servir les intérêts d'autres acteurs (partis politiques, militaires, etc.) et à rationaliser des méthodes d'encadrement de la population, laquelle pouvait être, classifiée selon son statut social ou identitaire ? Les commentaires, observations et relevés de compteurs consignés dans les archives consultées par Ferhat ne renferment pas que la mémoire de la consommation électrique d'Istanbul. Ces renseignements, sondent également la mémoire des modes de gouvernement locaux en Turquie et pourraient permettre d'interroger l'évolution des relations de domination mais aussi de résistance entre l'État et les citoyens²².

Au cœur du dispositif panoptique créé par le réseau électrique, les employés de la société municipale sont des acteurs tout à fait centraux, bien qu'ambivalents. À l'instar des maires de quartier étudiés par la politologue Élise Massicard²³, les agents de recouvrement des factures agissent comme des intermédiaires institutionnalisés entre l'État, contrôlant le système de distribution d'électricité jusque dans les années 2010, et les citoyens. Leur rôle de fonctionnaires de terrain leur permet de se positionner à la fois comme des interlocuteurs de proximité avec les clients mais aussi comme des témoins oculaires les plus directs de leur mode de vie, avec souvent l'obligation d'entrer dans les logements pour accéder aux compteurs. Mevlut ne se trompe pas quand, suivant Ferhat pour se former au métier, il constate amèrement le nouveau pouvoir d'intrusion qui est désormais le sien, la voix inquisitrice de l'agent contrastant avec le cri bienveillant du vendeur de *bozga* :

La présence d'agents de recouvrement de l'électricité derrière la porte affolait les occupants de l'appartement. D'autant plus que cette façon moderne et autoritaire de s'annoncer adoptée par Fehrat – Fehrat hélait les occupants en disant « électricité » sur le

²² Voir par exemple, Aymes, M., Gourisse, B., Massicard, E., (Eds.), *L'art de l'État en Turquie. Arrangements de l'action publique de la fin de l'Empire ottoman à nos jours*, Paris, Khartala, 2013.

²³ Massicard, E., *Gouverner par la proximité. Une sociologie politique des maires de quartier en Turquie*, Paris, Khartala, 2019.

ton explicatif et néanmoins accusateur du procureur sûr de son fait -, il y avait quelque chose qui faisait à la fois sommation et irruption dans la sphère privée et familiale (p.507).

Devant la tâche ingrate qui lui incombe désormais, à savoir, récupérer les sommes dues par les usagers et repérer les tactiques de piratage et de fraude, Mevlut prend néanmoins conscience de la marge de liberté que s'octroient les contrôleurs. À leur propos Ferhat explique qu'ils sont pour la plupart des idéalistes/gauchistes comme lui, « disposés à prendre aux riches et à fermer les yeux sur la fronde des pauvres » (p.453). La tolérance dont ils font preuve à l'égard des plus démunis repose néanmoins sur une appréciation personnelle, forcément subjective et potentiellement discriminante, en tant qu'ils disposent du pouvoir d'estimer « tel un expert judiciaire » (p.509) mais sans critères rationnels établis, « lequel est réellement dans l'incapacité de payer, si l'incapacité est totale ou partielle, lequel raconte des bobards alors qu'il est en mesure de s'acquitter de sa dette, lequel est un fraudeur, lequel est sincère... » (p.509). Si les passages décrivant la mansuétude sociale de Mevlut qui réussit à gagner la confiance « du grand père à la retraite, [de] la tante kurde ayant fui la guerre, [du] père au chômage et à cran, [de] la mère en colère » (p.530), versent sans doute un peu trop dans une sorte de romantisme illusoire, ils n'enlèvent rien au choix de Pamuk de ne pas tomber dans la stigmatisation des quartiers pauvres, supposément plus tricheurs qu'ailleurs. La fraude y est décrite comme généralisée, y compris dans les quartiers riches ou de classes moyennes voire même plus intense dans les secteurs industriels, commerciaux ou de loisirs nocturnes qui bénéficient de la protection de réseaux de corruption mêlant policiers, procureurs, mafias et politiciens.

Le dernier trait saillant rapporté par Pamuk à propos de l'évolution de la gestion de l'électricité à Istanbul, c'est la privatisation de la société de distribution et ses conséquences sur l'enjeu du recouvrement des factures. À de nombreuses reprises, Ferhat évoque en effet le changement de statut de l'entreprise passée des mains du secteur public au secteur privé en 1990 :

Comment l'État ne parvenait pas à récupérer d'argent de la part des administrés fraudeurs, il a privatisé la vente de l'électricité et transféré la gestion des impayés à l'entreprise où je suis employé. De plus, une loi a été promulguée pour infliger chaque mois de fortes amendes sur toute facture impayée afin que ceux qui n'ont pas peur des agents de recouvrement, qui se montrent même assez impudents pour se payer leur tête, se tiennent à carreau et règlent leurs dettes (p.440).

Quand la distribution de l'électricité et le recouvrement des factures étaient aux mains de l'État et qu'on les menaçait de leur couper l'électricité, les riches et les puissants répondaient simplement : « Ah, j'avais oublié », et ils s'en souciaient comme d'une guigne. Lorsqu'un receveur honnête parvenait finalement, après maints efforts, à leur couper l'électricité, ne serait-ce qu'une fois sur mille, la première chose que s'empressaient de faire ces infâmes, c'était de courir dans nos bureaux à Taksim non pas pour régler leurs dettes mais pour faire licencier cet employé sur un simple coup de fil à des hommes politiques de leur connaissance. Après la privatisation, comprenant que ce n'était plus l'État mais des capitalistes aussi impitoyables que pouvaient l'être les maris de ces dames qui se chargeraient d'encaisser leurs factures, ils commencèrent à avoir peur de nous. En effet, nos patrons originaires de Kayseri se fichent éperdument de la courtoisie et des larmes de riches et capricieux Stambouliotes. Avant cette nouvelle loi de privatisation, les receveurs n'avaient même pas le pouvoir de couper le courant. Je l'ai maintenant. Le meilleur moyen de fixer des limites aux mauvais payeurs, c'est de leur couper le courant le vendredi en fin de journée, juste avant des congés. Après avoir passé deux jeux jours sans

électricité, ils comprennent mieux ce qu'est la loi, le règlement, et ils apprennent à s'y conformer (p.454).

En réalité, le terme de privatisation est ici inapproprié pour qualifier la reconfiguration institutionnelle de l'entreprise municipale qu'évoque Orhan Pamuk. Il fait plus vraisemblablement référence à la décision prise en 1990 par l'entreprise nationale d'électricité (TEK), alors propriétaire et exploitante du réseau métropolitain, de déléguer par contrat de sous-traitance la gestion de la distribution d'électricité, exclusivement dans la partie anatolienne d'Istanbul, à une entreprise privée (*Aktaş Elektrik Ticaret AŞ*). Cette évolution s'inscrivait plus généralement dans le processus de désintégration verticale (*unbundling*) du marché de l'électricité et de séparation des activités du monopole public qui débutera à partir de 1993 en Turquie. La privatisation en tant que telle, c'est-à-dire la vente des infrastructures urbaines d'électricité au secteur privé, ne surviendra que plus tard, en 2004 (mais effective seulement à partir de 2013) sur la rive européenne et en 2013 sur la rive asiatique. Malgré cette confusion technique et cet anachronisme, annonçant tout de même ce qui allait advenir, on mesure bien le sens d'une réforme valorisant la logique marchande de l'électricité au détriment de sa fonction sociale. Son impact se mesure concrètement à travers l'extension des prérogatives coercitives accordées aux agents de recouvrements des factures, ces derniers disposant désormais du pouvoir effectif du couper le courant. Si l'on suit volontiers Pamuk qui décrit une corrélation directe (même si d'autres facteurs socio-techniques jouent également) entre la marchandisation du service en réseau (qui s'est aussi traduite par une augmentation des prix de l'électricité malgré le maintien par l'AKP de subventions tarifaires à visée électoraliste) et la diminution drastique des pratiques de piratage (*kaçak*) dont le taux avoisine les 6% à Istanbul en 2018²⁴, on imagine aussi que des nouvelles formes de pauvreté énergétique se sont depuis fortement étendues.

Elvan Arik

²⁴ Voir « Elektrik dağıtımında kayıp-kaçakla mücadelede başarılı mıyız ? » [Est-ce que nous réussissons à lutter contre les pertes et la contrebande dans la distribution d'électricité ?], Juillet 2019, <https://my4e.wordpress.com/2019/06/24/elektrik-dagitiminda-kayip-kacakla-mucadelede-basarili-miyiz/>